

LES Rapports de la France - ET DE - L'ANGLETERRE. L'OPINION D'UN ANGLAIS.

Michael Davitt, le célèbre patriote irlandais, membre de la Chambre des communes, dont les polémiques ont eu tant de retentissement dans la presse anglaise et américaine, vient de publier dans une feuille parisienne l'article suivant sur les rapports de la France et de la Grande-Bretagne.

John Bull admet parfois qu'il peut être un pêcheur, mais alors il explique l'accusation vertueuse qu'il porte contre lui-même en remarquant avec hypocrisie qu'il n'est pas loin d'être aussi mauvais que d'autres.

Il gouverne l'Inde en se basant sur des principes altruistes, pour son bien et non pour le sien propre. L'Irlande est soumise à son autorité pour des motifs également désintéressés.

Ces promesses, données avec insouciance, il les honore plus quand il les viole que quand il les observe, et elles n'atteignent pas le moins du monde la conscience sereine de saint John Bull.

Ses intentions sont toujours bonnes; il est le pionnier de la vraie civilisation; il a la plus grande flotte de toutes les nations; par conséquent, pourquoi faire attention aux protestations des puissances rivales?

Mais c'est comme apôtre de la paix que saint John Bull brille d'un éclat particulier, en travaillant à propager "la bonne volonté parmi les hommes".

De temps à autre, ses actes démentent ses dires, et peuvent conduire ceux qui envient l'excellence morale de sa réputation à douter de la sincérité de ses paroles.

Viennent la jalouse critique de ses désirs de réaliser le bonheur de l'humanité, ces critiques sont dues, dit-on, à une conception volontairement erronée des raisons pour lesquelles il a poursuivi tant de petites guerres, dans ces dernières années, contre des peuples qui ne lui ont fait aucun mal.

Après cela, les frères unis se réuniront aux contingents fournis par le vieux continent, ce qui manifestera d'une façon sensible l'alliance que la presse anglaise - mais non pas le peuple ou le Sénat américains - déclare être contractée virtuellement entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

La France, l'Allemagne, l'Italie, et surtout la Russie, seront impressionnées par le nouveau prestige que cette promenade - preuve sensible d'une telle alliance - donnera à saint John Bull dans son conflit avec la Russie en Extrême-Orient.

En même temps, l'Angleterre sera plus forte pour transformer sa position actuelle en Egypte, qui est celle d'un protectorat temporaire, en la situation plus régulière de possesseur et d'administrateur à titre définitif.

Chambre des communes vote une résolution par laquelle elle s'engage à défendre cette intégrité. Cependant le "Saint" se met à son tour en campagne et prend un bail sur Wei-Hai-Wei. John est tellement furieux de l'acte provocateur de la Russie qu'il voudrait combattre contre le Tsar dès demain, si seulement l'Amérique et le Japon, ou l'Allemagne, consentaient à l'aider dans cette tâche et dans le démembrement de la Chine, au nom des intérêts du peuple chinois et pour le bien des intérêts britanniques.

Même attitude en Abyssinie avec le Négus, avec l'espoir d'obtenir ainsi une portion de territoire au profit de la grande route anglaise civilisatrice du Cap au Caïre.

La France peut bien rire de cette profession d'angélique vertu, mais le "pèlerinage de paix" s'organise en ce moment, à la demande du Tsar, vengera John Bull des attaques dirigées contre sa mission dans le monde.

Une délégation composée d'Anglais, d'Américains, de Français, d'Allemands et d'Italiens amis de la paix visitera Paris, Berlin, Rome et Saint-Petersbourg et, en arrivant dans la capitale de la Russie, présentera une adresse au Tsar pour approuver sa circulaire en faveur de la limitation des armements européens.

Il semble que ce mouvement soit des plus louables. Cependant on y trouve la main de John Bull, qui pousse rarement ses apôtres à prêcher une mission sans avoir en vue une politique et un objet bien déterminés.

Les Américains qui prendront part au pèlerinage appartiennent tous à la race anglo-saxonne. Ils seront choisis parmi les représentants de cette petite, mais bruyante minorité des Etats-Unis qui a réclamé, de toute la force de ses poumons, une alliance anglo-américaine.

Après cela, les frères unis se réuniront aux contingents fournis par le vieux continent, ce qui manifestera d'une façon sensible l'alliance que la presse anglaise - mais non pas le peuple ou le Sénat américains - déclare être contractée virtuellement entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

En même temps, l'Angleterre sera plus forte pour transformer sa position actuelle en Egypte, qui est celle d'un protectorat temporaire, en la situation plus régulière de possesseur et d'administrateur à titre définitif.

C'est ainsi que le "pèlerinage de paix" apparaîtra comme un exemple sensible de la sincérité britannique dans sa philanthropie abnégation et dans son amour pour la paix.

M. Stead, comme apôtre de la "paix", est très favorable à la France. Lui et ses semblables sont pleins de bonnes intentions dans le pèlerinage qu'ils se proposent. Mais l'éditeur de la Review of Reviews est un disciple éminent de saint John Bull, et voici comment il parle de la "paix" et de la France dans le numéro de décembre de sa revue:

L'Empereur, dit-on, a fait entendre, pendant son voyage en Palestine, qu'il ne désirait rien tant qu'une entente avec la France. Quoi qu'on puisse penser d'un tel arrangement, personne ne peut nier qu'il serait extrêmement désagréable et pourrait être alarmant et dangereux pour les intérêts britanniques dans le monde.

Voilà du saint John Bull, dans la lettre et dans l'esprit. Une combinaison de puissances européennes qui renforcerait la paix du monde serait pleine de dangers pour les intérêts anglais: si la France et l'Allemagne pouvaient seulement se mettre d'accord pour oublier ou pour régler amicalement les différends qui se sont élevés entre elles à cause de la question d'Alsace-Lorraine, "ce serait alarmant et dangereux" pour l'Angleterre.

Sir Charles Dilke est un autre disciple inspiré de saint John Bull, et il vient de dire poliment dans le Figaro combien il regrette que la France soit blessée par l'incident de Fachoda, ou ait songé à planter son drapeau quelque part en Afrique, excepté à l'Angleterre, le permettrait. Dans la Chambre des communes, sir Charles Dilke a accusé lord Salisbury d'avoir reculé devant la France à Madagascar, au Siam, à Tunis et ailleurs.

Il ajoute que ce n'est pas à l'Angleterre à soulever cette question. La vérité est que les droits de la France sont établis par de nombreux traités et arrangements entre les deux nations. Quelques occupants anglais, sans aucun titre, ont au mépris de la prise de possession française et du droit international, empiété sur les pêcheries de la France; c'est pour cela que l'Angleterre et sir Charles Dilke s'attendent à ce que votre pays ait une juste considération pour les intérêts anglais, reconnaisse le droit divin de l'intrusion de saint John Bull et abandonne les bancs de pêche qui sont siens.

La paix du monde serait pleine de dangers pour les intérêts anglais: si la France et l'Allemagne pouvaient seulement se mettre d'accord pour oublier ou pour régler amicalement les différends qui se sont élevés entre elles à cause de la question d'Alsace-Lorraine, "ce serait alarmant et dangereux" pour l'Angleterre.

Sir Charles Dilke est un autre disciple inspiré de saint John Bull, et il vient de dire poliment dans le Figaro combien il regrette que la France soit blessée par l'incident de Fachoda, ou ait songé à planter son drapeau quelque part en Afrique, excepté à l'Angleterre, le permettrait.

Il ajoute que ce n'est pas à l'Angleterre à soulever cette question. La vérité est que les droits de la France sont établis par de nombreux traités et arrangements entre les deux nations.

Quelques occupants anglais, sans aucun titre, ont au mépris de la prise de possession française et du droit international, empiété sur les pêcheries de la France; c'est pour cela que l'Angleterre et sir Charles Dilke s'attendent à ce que votre pays ait une juste considération pour les intérêts anglais, reconnaisse le droit divin de l'intrusion de saint John Bull et abandonne les bancs de pêche qui sont siens.

Tous les meilleurs amis anglais de la France, par conséquent, se joindront à sir Charles Dilke pour presser la République d'entrer dans une entente cordiale avec la Grande-Bretagne, en consentant à un autre Fachoda, et à un Fachoda volontaire.

L'Angleterre est, sans doute, votre amie. Elle l'a toujours été. C'est pour votre honneur, pour la paix et le bonheur du monde que sa presse fomenta la misérable agitation Dreyfus, fabriqué de toutes pièces des complots contre la République, prédit journellement la venue d'un coup d'Etat, colporte toutes les viles calomnies contre votre armée, ridiculise vos hommes d'Etat, dénonce le gouvernement de toutes vos colonies, vous proclame la "nation en décadence", encourage et favorise tous vos ennemis, vous désigne à l'Amérique comme l'un de ses ennemis en Europe, comme si les noms de Lafayette et de Rochambeau n'étaient pas connus dans l'histoire de l'indépendance américaine, déclare que la Russie est la France, que l'Allemagne n'acceptera jamais une entente avec nous au sujet de l'Alsace-Lorraine.

Oui, l'Angleterre est votre amie fidèle, et saint John Bull se montre affligé quand vous paraissez douter de la sincérité de son affection.

Michael Davitt.

Mouvements de troupes. Cincinnati, Ohio, 28 janvier. - Le 69ème régiment d'infanterie de New York, en route de Huntsville, Alabama, à New York, a traversé aujourd'hui Cincinnati dans quatre trains.

Le premier train est arrivé par la voie de Louisville et Nashville à midi 40. Les autres l'ont suivi à intervalles de quinze à vingt minutes. Ils ont été aiguillés sur la ligne des Big Four par laquelle ils gagneront Cleveland. De cette ville ils suivront jusqu'à destination les voies de Lake Shore et du New York Central.

Après le 69ème régiment est arrivé de Somerville, Caroline du Nord, à Cincinnati, un bataillon du 9e de l'Ohio, qui se rend à Springfield.

Paralysé. Montgomery, Alabama, 28 janvier. - L'honorable Isaac Grant, du comté de Clark, a été frappé de paralysie aujourd'hui pendant qu'il siégeait au Sénat de l'Alabama. Son état est très grave.

La séance a été suspendue dans les deux Chambres à la suite de cet incident.

MAISONS DE JEU.

L'histoire nous apprend que, durant le règne de Louis-Philippe, on trouvait dans les sociétés secrètes presque autant de policiers, que de conspirateurs. Il en est de même dans les maisons de jeu. Je veux dire qu'on y rencontre presque autant de voleurs que de naïfs. Qui sait si les escrocs n'y sont pas plus nombreux que leurs dupes! En tout cas, les uns ont plus d'habileté que les autres ont de confiance maladroite.

Rien n'est plus instructif que l'aventure dont la jeunesse berlinoise est la victime. Ils sont gais, les jeunes gens de Berlin! Pour s'amuser entre eux, ils avaient fondé un cercle extraordinairement ouvert, qu'ils nommaient le "Club des Réjouis". Voilà un nom bien singulier pour une maison où l'on joue, car il est rare que les maisons de jeu soient des endroits où l'on s'amuse.

Cependant, en ce club, se réunissaient d'honnêtes jeunes gens de tous les mondes. On y trouvait des officiers, naturellement, des fonctionnaires aussi, des sportsmen; on y trouvait en outre des banquiers et même des députés: la société y était donc extrêmement mélangée. Mais, pour se fréquenter en ce lieu, on n'avait pas besoin de se connaître. Il suffisait, pour qu'on devint membre de ce club, d'y être vaguement présent par deux adhérents.

Une passion identique groupait les gens les plus disparates, les plus complètement étrangers les uns aux autres. Il y avait comme un franc mépris des joueurs. Ils sont frères-frères ennemis d'ailleurs - devant la table de jeu, ainsi que d'autres sont frères dans les loges maçonniques. Ils ne sont pas capables de se reconnaître dans la rue.

Mais la confiance des joueurs est sans bornes. Il advint donc, au "Club des Réjouis", ce qui devait infailliblement advenir. Un grec - dont, en vérité, on ignore la patrie - s'introduisit parmi ses membres. Il ratissa sur le tapis vert toutes les espérances de fortune qui avaient fleuri dans l'âme des jeunes Berlinoises. Ce furent des ruines accumulées. Des officiers démissionnaires, des banquiers partirent soudain de loin jolies villages. Toute gaieté avait disparu du "Club des Réjouis". La fortune avait eu pour tous ses membres de si étranges rigueurs, qu'ils cherchèrent enfin - trop tard! - à pénétrer les raisons de ses durables cruautés.

Sur un feu modéré, faites fondre une certaine quantité de cire jaune; ajoutez-y, ensuite, en remuant, même poids de saindoux ou de graisse et autant de miel; complétez votre composition, - après l'avoir retirée du feu, - avec la moitié moins d'essence de térébenthine, et continuez de malaxer jusqu'à parfait mélange.

Le vrai plum-pudding anglais. Vous pesez 150 grammes de graisse de rognon de bœuf épéchée et hachée, que vous déposez dans une terrine, en y ajoutant 150 grammes de cassonade et autant de farine, autant de raisin de Malaga épinés et autant de raisin de Corinthe et de Smyrne mêlés, la même quantité d'écorces de cédrat, d'orange et de citron confites, coupées en dés. Vous ajoutez encore une pincée de gingembre et de muscade en poudre, une pincée de sel et de zeste, quelques pommes coupées en dés. Vous mêlez le tout à l'aide d'une cuillère. Vous incorporez cinq ou six œufs, un demi-verre de rhum et autant de crème crue.

Vous mouillez à l'eau froide le milieu d'une serviette que vous beurrez à l'endroit humide, en la faisant et en l'étalant sur une terrine. Vous versez l'appareil sur la pâte farinée de la serviette; vous rassemblez les pans et les nouez solidement. Vous plongez alors le pudding dans une marmite d'eau en ébullition que vous retirez sur le côté du feu et continuez à laisser bouillir pendant deux heures et demie au moins.

Vous mouillez à l'eau froide le milieu d'une serviette que vous beurrez à l'endroit humide, en la faisant et en l'étalant sur une terrine. Vous versez l'appareil sur la pâte farinée de la serviette; vous rassemblez les pans et les nouez solidement. Vous plongez alors le pudding dans une marmite d'eau en ébullition que vous retirez sur le côté du feu et continuez à laisser bouillir pendant deux heures et demie au moins.

Indianapolis, Indiana, 28 janvier. - Le général Harrison a fait aujourd'hui la déclaration suivante: Aucune publication prétendant exposer mes vues sur la question des Philippines ou la question générale d'expansion n'est autorisée par moi. Quand je parle de ces questions ou de toute autre question publique j'établis l'authenticité de mes déclarations.

LA FEMME

Mme Paulmier comparut il y a environ un mois devant la cour d'assises à Paris, et d'accord avec la majorité d'un jury bien disposé pour elle, déjà séduit, avant qu'elle n'eût ouvert la bouche, par sa grâce, son tact, la dignité de son attitude, un jury composé de braves gens qui surent discerner les mobiles d'un acte, certes répréhensible en soi, mais que justifiaient, dans une large mesure, des circonstances très exceptionnelles, l'acquitta. Et tout le monde fut très content.

La sortie de cette première à la fois dramatique et parisienne, et dont le dénouement fut unanimement goûté, les spectateurs, encore angoissés et palpitants, discutèrent en s'écoulant: d'aucuns approuvaient hautement l'acte énergique de la femme insultée, tout en déplorant que sa vengeance se fût trompée de but; d'autres émettaient des restrictions. Mais sur un point, de part et d'autre, on était d'accord: celle qu'on venait de voir et d'entendre était "une femme". On ne disait point: la Femme. Mais qui donc pourrait se vanter de représenter ici bas la synthèse exacte d'une famille d'être dont le caractère essentiel est précisément la plus insaisissable, la plus innombrable et la plus inclassable diversité?

Depuis trois mille ans qu'il y a des femmes... et qu'on y pense, que pourrait-on bien en dire encore de nouveau? Et pourtant c'est le sujet favori de nos conversations - et de leurs - de notre littérature, de nos préoccupations, de nos tourments, de nos souffrances et de nos espoirs. Et nous ne nous lassons pas de ressasser cet éternel sujet-là. Et tout de même nous croyons trouver encore une certaine petite nouveauté personnelle. Elle nous occupe en général, et en particulier - oh! oui, surtout en particulier!

Nous savons ce qu'elle fut dans le passé: le théâtre, le roman, les correspondances, les mémoires; les tableaux et les portraits nous restituent, tant au physique qu'au moral, tout ce qu'elle eut de passager et de changeant dans sa forme éternelle et constante.

Nous la voyons dans l'antiquité, où elle eut la coquetterie de paraitre presque une esclave pour se cacher plus sûrement et plus coquettement d'être une maîtresse et la maîtresse. Nous la voyons au moyen-âge, plus mystérieuse, plus sauvage, plus incertaine, avec d'étranges férociétés et des cruautés calines, et d'immenses héroïsmes qui bouleversent parfois notre histoire, quand elle est reine, quand elle est martyre, ou quand elle est sainte.

Nous la voyons au dix-septième siècle, dans l'ampleur opulente de ses jupes enrubannées et majestueuses, peinte par Largillière, avec ses coiffures compliquées, parée, musquée, délicate, tenant pour le beau langage et les raffinements du bon ton à la Cour et dans les salons des précieuses, jugeant les Molière et les Racine et connaissant à fond la carte du pays du Tendre.

Nous la voyons, poudrée, fardée, l'« assassine » au coin de la lèvres ou sur la blancheur de la gorge, dans ses robes à paniers, plus hardie de propos, plus spirituelle, plus audacieusement charmante, avec je ne sais quel affolement, quel vertige d'amusement et d'amour, comme si elle prévoyait l'effroyable tragédie de sang et de crime où doit finir un règne et le siècle. Et Chamfort disait d'elle: « Les femmes ont dans la tête une case de moins et dans le cœur une fibre de plus. » Et Marivaux, Crébillon nous révélaient leurs âmes, et Wateau, Latour étaient les peintres immortels de leur grâce exquise et mièvre, de leurs mi-gardises, de leurs mélancoliques et doux alanguissements.

Puis nous la voyons, sous le Directoire et sous l'Empire, les oreilles vibrantes du tapage guerrier de l'Épopée, ayant des maris, des frères, des amis qui combattent au loin, et que leur ardeur patriotique, et tendre, et pathétique escorte et suit de loin.

La voici aujourd'hui sous différents aspects choisis et qui n'ont point, au reste, la prétention d'être les meilleurs ni les seuls:

LA FÉMINISTE. Elle n'est pas non plus la femme: pas tout à fait et plus à la fois. Elle est la femme féministe. C'est celle d'aujourd'hui et - peut-être - celle de demain. Elle plaide, elle vote, elle fume, elle va au club, elle confère, elle manifeste, elle se plaint, elle s'impatiente, elle attend, elle exige et elle s'agite, oh! surtout comme elle s'agite! Ouf! c'en est éreintant pour nous!

Elle n'a rien, il lui faut tout. Elle est jalouse de l'homme, elle voudrait le détrôner. Il ne lui suffit plus de le dominer en secret - à l'aide de quels sûrs, gracieux et irrésistibles stratagèmes - elle veut le combattre ouvertement, rivaliser avec lui, partout, en tout, l'écraser en public, devant tous et toutes, dans une apothéose éclatante et parmi les applaudissements de ses acours, les fausses résignées d'hier et les fausses résignées de demain. Et pour mieux triompher de l'homme - hélas! quelle pauvre et folote ambition! - elle commence par l'imiter en tout ce qu'il y a de bon et d'avantage en tout ce qu'il y a de mauvais. Elle renonce décidément à la force de sa faiblesse. Elle masculinise - quel vilain mot! - son costume, ses façons, sa coiffure, sa voix, ses idées. On la

LA PETITE FEMME.

Mlle ou Mme. Chiffonnette. Petite femme chantée par Meilhac - Meilhac est encore d'actualité - coiffée par Virot, habillée par Worth, Doucet, ou Paquin, ou Machin, ou n'importe qui! En voilà une que les manifestations collectives laissent indifférente! Pourvu qu'on l'aime, qu'on la gâte, qu'on l'amuse, qu'on la laisse libre, qu'on lui ouvre de petites crédits avec ces bons faiseurs, qu'on l'amène dans les petits théâtres où on rit, qu'on ne la sermonne pas trop, et qu'enfin « on ne la rase pas »: elle n'en demande pas davantage!

Elle ne se hausse pas aux grandes pensées, ni aux grandes admirations, ni aux grandes émotions, et avouez que ce serait dommage! Tout est petit chez elle, mais si gentil aussi: petites joies, petites chagrins, petits amours, petits enfants, petits gâteaux, petits bonheurs et petits payés. C'est une délicieuse miniature, une statuette qu'on voudrait garder et montrer sous une vitrine. Il y a un joli petit mouvement d'horlogerie dans sa petite tête et dans son petit cœur, où s'abritent parfois de si amusantes et de si subtils et de si gracieux petits sentiments. Et c'est si fragile et délicat tout cela! Pour ne rien abîmer, il faut à tout des doigts forts délicats, Charmante et chère petite femme, comme on vous aime d'être si petite!

LA VRAIE FEMME. La vie se passe dans une série de décor et, toujours, elle attend l'occasion d'une grande scène de cinquième acte. Elle y est prête en toute saison, à toute heure; et ça se voit, ça se sent, ça se redoute. Dans son monde, on la trouve « pas ordinaire », on l'approche mais pour s'écartier presque aussitôt, car elle effraye un peu, elle a le physique inquiétant et énigmatique, les yeux sombres, le front soucieux, les manières solennelles, la toilette austère. Ses amours sont pleins de mystères et, tout le temps, c'est le drame. Tout ce qui est simple lui paraît vulgaire. Elle méprise les femmes qui n'ont pas d'idéal. Elle a le sien. Lequel? Elle n'est pas bien fixée mais le certain, c'est qu'elle en a un; et voilà l'essentiel! Elle se nourrit de romans, et attendant et calme ainsi son impatience de « jouer un rôle ». Elle se prépare aux dévouements les plus sublimes ou aux attentats les plus terribles indistinctement. Elle fera un jour quelque chose de très beau ou d'affreusement ridicule. Ça dépendra des circonstances.

LA FÉMINISTE. Elle n'est pas non plus la femme: pas tout à fait et plus à la fois. Elle est la femme féministe. C'est celle d'aujourd'hui et - peut-être - celle de demain. Elle plaide, elle vote, elle fume, elle va au club, elle confère, elle manifeste, elle se plaint, elle s'impatiente, elle attend, elle exige et elle s'agite, oh! surtout comme elle s'agite! Ouf! c'en est éreintant pour nous!

Elle n'a rien, il lui faut tout. Elle est jalouse de l'homme, elle voudrait le détrôner. Il ne lui suffit plus de le dominer en secret - à l'aide de quels sûrs, gracieux et irrésistibles stratagèmes - elle veut le combattre ouvertement, rivaliser avec lui, partout, en tout, l'écraser en public, devant tous et toutes, dans une apothéose éclatante et parmi les applaudissements de ses acours, les fausses résignées d'hier et les fausses résignées de demain. Et pour mieux triompher de l'homme - hélas! quelle pauvre et folote ambition! - elle commence par l'imiter en tout ce qu'il y a de bon et d'avantage en tout ce qu'il y a de mauvais. Elle renonce décidément à la force de sa faiblesse. Elle masculinise - quel vilain mot! - son costume, ses façons, sa coiffure, sa voix, ses idées. On la

LA FÉMINISTE. Elle n'est pas non plus la femme: pas tout à fait et plus à la fois. Elle est la femme féministe. C'est celle d'aujourd'hui et - peut-être - celle de demain. Elle plaide, elle vote, elle fume, elle va au club, elle confère, elle manifeste, elle se plaint, elle s'impatiente, elle attend, elle exige et elle s'agite, oh! surtout comme elle s'agite! Ouf! c'en est éreintant pour nous!

Elle n'a rien, il lui faut tout. Elle est jalouse de l'homme, elle voudrait le détrôner. Il ne lui suffit plus de le dominer en secret - à l'aide de quels sûrs, gracieux et irrésistibles stratagèmes - elle veut le combattre ouvertement, rivaliser avec lui, partout, en tout, l'écraser en public, devant tous et toutes, dans une apothéose éclatante et parmi les applaudissements de ses acours, les fausses résignées d'hier et les fausses résignées de demain. Et pour mieux triompher de l'homme - hélas! quelle pauvre et folote ambition! - elle commence par l'imiter en tout ce qu'il y a de bon et d'avantage en tout ce qu'il y a de mauvais. Elle renonce décidément à la force de sa faiblesse. Elle masculinise - quel vilain mot! - son costume, ses façons, sa coiffure, sa voix, ses idées. On la

LA FÉMINISTE. Elle n'est pas non plus la femme: pas tout à fait et plus à la fois. Elle est la femme féministe. C'est celle d'aujourd'hui et - peut-être - celle de demain. Elle plaide, elle vote, elle fume, elle va au club, elle confère, elle manifeste, elle se plaint, elle s'impatiente, elle attend, elle exige et elle s'agite, oh! surtout comme elle s'agite! Ouf! c'en est éreintant pour nous!

Elle n'a rien, il lui faut tout. Elle est jalouse de l'homme, elle voudrait le détrôner. Il ne lui suffit plus de le dominer en secret - à l'aide de quels sûrs, gracieux et irrésistibles stratagèmes - elle veut le combattre ouvertement, rivaliser avec lui, partout, en tout, l'écraser en public, devant tous et toutes, dans une apothéose éclatante et parmi les applaudissements de ses acours, les fausses résignées d'hier et les fausses résignées de demain. Et pour mieux triompher de l'homme - hélas! quelle pauvre et folote ambition! - elle commence par l'imiter en tout ce qu'il y a de bon et d'avantage en tout ce qu'il y a de mauvais. Elle renonce décidément à la force de sa faiblesse. Elle masculinise - quel vilain mot! - son costume, ses façons, sa coiffure, sa voix, ses idées. On la

LA FÉMINISTE. Elle n'est pas non plus la femme: pas tout à fait et plus à la fois. Elle est la femme féministe. C'est celle d'aujourd'hui et - peut-être - celle de demain. Elle plaide, elle vote, elle fume, elle va au club, elle confère, elle manifeste, elle se plaint, elle s'impatiente, elle attend, elle exige et elle s'agite, oh! surtout comme elle s'agite! Ouf! c'en est éreintant pour nous!

Elle n'a rien, il lui faut tout. Elle est jalouse de l'homme, elle voudrait le détrôner. Il ne lui suffit plus de le dominer en secret - à l'aide de quels sûrs, gracieux et irrésistibles stratagèmes - elle veut le combattre ouvertement, rivaliser avec lui, partout, en tout, l'écraser en public, devant tous et toutes, dans une apothéose éclatante et parmi les applaudissements de ses acours, les fausses résignées d'hier et les fausses résignées de demain. Et pour mieux triompher de l'homme - hélas! quelle pauvre et folote ambition! - elle commence par l'imiter en tout ce qu'il y a de bon et d'avantage en tout ce qu'il y a de mauvais. Elle renonce décidément à la force de sa faiblesse. Elle masculinise - quel vilain mot! - son costume, ses façons, sa coiffure, sa voix, ses idées. On la

PROVERBES. Les bonheurs vides attristent les vies. Jeunesse imprévoyante, vieillesse repentante. Tête sage, bouche fermée.